

●●● la liste des profils qu'il recherche. « Pour mettre toutes les chances de notre côté, on va passer par un agent d'immigration, explique Christelle, mais la démarche va nous coûter près de 10 000 dollars [environ 7 000 euros]. » Si cela peut éviter une séparation...

Heureusement pour Blandine Godheux, c'est justement d'un Australien qu'elle est tombée amoureuse. Originaire de Cherbourg, elle est arrivée en 2006 « en Oz », comme les locaux surnomment l'Australie, avec Rick, rencontré à Jersey où ils étaient tous les deux expatriés. Si elle a opté pour le *partner visa* — après avoir dû présenter des preuves multiples de vie commune, c'est pour ne pas dépendre complètement de son employeur. Car, côté carrières, l'Australie permet des trajectoires fulgurantes qui peuvent être ponctuées de freinages brutaux. Employée au cabinet d'audit Deloitte, Karine Pham, une Seine-et-Marnaise de 33 ans, l'a appris à ses dépens, avec la crise de 2008. Son employeur lui a ainsi signifié du jour au lendemain qu'elle pouvait faire ses cartons. Et ses valises par la même occasion. Car en perdant son emploi, elle perdait aussi son visa « sponsorisé ». Karine avait 28 jours pour quitter le pays, à l'issue de ses quatre semaines de préavis. Heureusement, elle a réussi dans ce laps de temps à se faire embaucher et sponsoriser par une autre entreprise, Veolia. La jeune femme sait pertinemment combien l'immigration en Australie est liée à l'emploi : « Le pays publie une liste des métiers à pourvoir. Si vous n'êtes pas dessus, mieux vaut ne pas venir en Australie. »

Quand les émigrés ont la chance d'obtenir un visa permanent, tout est alors plus facile. Et l'aventure peut véritablement commencer. « Les gens changent de job comme de chemise ! », plaisante Eleonore Linton, arrivée en 2005, munie de son doctorat en pharmacie, mais surtout, d'un *boyfriend* australien devenu son mari. Elle vient justement de reprendre des études médicales, pour s'éloigner de la sinistrose qui touche désormais le secteur pharmaceutique.

Le changement de vie complet, Christophe Mallet l'a connu en 2008. Commercial dans les services informatiques, il animait pendant ses loisirs un programme en français sur une radio communautaire mauricienne de Melbourne. Un jour, il est repéré par un responsable de SBS, qui lui propose d'assurer un remplacement au micro de la radio pendant Noël. « Cela ne serait jamais arrivé en France ! constate-t-il, encore surpris de sa bonne fortune. J'ai tout plaqué et accepté de diviser mon salaire par quatre. Mais j'ai pris le risque parce que je savais très bien que si ça ne marchait pas, je pourrais retomber sur mes pattes », raconte-t-il. Bien lui en a pris, puisqu'il dirige aujourd'hui le département français.

« Le goût de l'aventure », c'est bien ce qui revient presque chaque fois lorsqu'on demande aux expatriés ce qu'il faut pour tenter sa chance en Australie. Arnaud Lachaume, Parisien



**ÉLÉONORE** est arrivée en 2005, munie d'un doctorat en pharmacie, avec son époux australien.

de 27 ans, débarqué à Sydney en juillet 2009 pour un stage de six mois chez Thales, s'est ainsi lancé récemment, avec un compatriote, dans la création de son entreprise. La société Maestrano propose un « app store », sur le modèle des applications pour smartphone, mais à destination des PME. « Ici, la mentalité est positive vis-à-vis des entrepreneurs, explique-t-il. Les relations avec l'administration sont faciles, tout se fait par Internet. Enfin, l'échec n'est pas mal vécu comme en France. » Seul bémol : la scène start-up de Sydney, naissante, souffre encore d'un manque de financement, les investisseurs s'étant longtemps focalisés sur les mines, poumon économique du

pays. Mais Arnaud ne repartirait pour rien au monde. « Les Australiens, ce sont comme des Bisounours, des gens vraiment sympas. C'est un pays où il fait bon vivre et travailler. Les boîtes font extrêmement attention à leurs employés et ne vous stressent pas comme en France... » Bref, le chemin est long avant de pouvoir vraiment profiter de la plage. Mais après, promis, c'est cool... ■

## 5 étapes avant de franchir le cap

**1 Parlez-vous vraiment bien anglais ?** « C'est la première question que je pose aux candidats à l'immigration qui s'adressent à moi », raconte Alexia Emmerson, de l'agence Visoz. Les visas sont soumis à un test d'anglais souvent cruel pour les faibles polyglottes que nous sommes.

**2 Votre profession est-elle demandée en Australie ?** Regardez si elle figure dans les Skilled Occupation Lists publiées sur le site australien de l'immigration : [www.immi.gov.au/skilled/sol/](http://www.immi.gov.au/skilled/sol/)

**3 Trouvez un sponsor** Cela peut notamment se faire par le biais du site SkillSelect : [www.skillsselect.gov.au](http://www.skillsselect.gov.au). Vous y serez invité à envoyer une EOI (Expression of Interest), c'est-à-dire à signaler que vous seriez intéressé par un visa de travail. Les employeurs peuvent ensuite utiliser cette base de données pour trouver les profils qui leur manquent.

**4 Faut-il faire appel à un agent d'immigration ?** Ce n'est pas obligatoire mais permet de se faciliter la tâche et de réduire les délais pour certains visas. Cela peut coûter de 500 à 11 000 dollars. [www.mara.gov.au](http://www.mara.gov.au)

**5 Prévoyez le coût** Obtenir un visa de travail coûte de 330 à 3 520 \$ australiens, selon les cas de figure. Le site de l'immigration vous permet d'estimer ce qui vous attend : [www.immi.gov.au/find-price](http://www.immi.gov.au/find-price)